

Charité, l'abbé B.  
Séminaire  
ST-HYACINTHE

journal paraît tous  
les vendredis de l'année  
universitaire (novembre  
à mai) — les vacances  
exceptées :: :: ::

# L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.  
Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tien-  
nent à la clientèle des  
Étudiants feraient bien  
d'annoncer dans notre  
journal. C'est le plus sûr  
moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 5

MONTRÉAL : 6 DÉCEMBRE 1912

Abonnement : \$1.00 — 5 sous le No

## LA CULTURE PHYSIQUE A L'UNIVERSITE

Le Temps et l'Argent dépensés pour extraire et fortifier le corps  
constituent un placement d'un rendement supérieur à toutes autres en-  
l'prises.

Depuis un mois les étudiants, grâce à une entente survenue entre le docteur Lasnier et les autorités de la Maison des Étudiants, sont admis, deux fois la semaine à suivre les cours de culture physique à l'Institut de Physiothérapie. Les premières fois la salle était trop petite pour contenir les enthousiastes qui y venaient se "déroiler" comme ils disaient, et qui, pour la plupart, faisaient trêve à des "pressantes" occupations. Puis tout-à-coup, au bout de trois ou quatre leçons on s'aperçut que le nombre des fervents diminuait sensiblement, presque de moitié. Pourquoi? Nul ne le sait. Est-ce la courbature inévitable des premiers temps qui en est la cause? Ou bien les abstentionnistes actuels auraient-ils dès les premières leçons obtenu des résultats assez appréciables, pour se décerner un brevet de capacité? Cruelle énigme, comme dirait l'autre.

On ne semble pas, à Laval bien pénétré de l'importance de la valeur de la culture physique. Elle est pourtant un remède indispensable aux troubles et aux misères de la vie sédentaire.

Tant que le corps n'est pas parvenu à son plein développement, on devrait réserver trois heures au moins, par semaine, à l'éducation physique de tous. Comment! on consacre de longues heures à des études dont quelques-unes risquent d'être inutiles dans la vie. Et, en revanche, le développement physique serait relativement négligé, sacrifié!

L'homme n'est, a-t-on dit, ni "ange, ni bête", mais s'il est plus qu'un simple animal, il est, avant tout, un animal, et pour accomplir sa destinée dans ce monde, il faut qu'il commence selon le mot d'Herbert Spencer, par être "un bon animal". N'oublions pas, en effet, que, si l'individu meurt, il se survit dans ses enfants, et qu'ainsi l'espèce subsiste normale et complète.

Mais est-ce le corps seul qui souffre du manque d'exercice? Non. L'esprit lui-même se ressent de l'effort continu et exclusif qu'on lui impose. Alors les énergies qui constituent notre activité intellectuelle s'épuisent, s'émoussent ou s'énervent. Je sais bien que l'on cite l'exemple de certains hommes au corps affaibli et torturé par la maladie qui possédaient cependant une intelligence pleine de lucidité et de vivacité: tel Pascal. Ce sont là, je pense, de sublimes exceptions, et je suis convaincu qu'un corps affaibli devient, à la longue, une cause de diminution intellectuelle. L'éducation physique possède l'heureux effet de corriger et d'empêcher la déformation des idées, de les rendre adéquates à la réalité, en donnant à l'homme, par la dépense physique qu'elle lui demande, la notion exacte de la mesure de ses forces. Il acquiert ainsi la notion du possible et de l'impossible. Elle lui donne des vues exactes et précises sur les choses, c'est-à-dire qu'elle développe en lui le sens profond de la mesure. L'homme devient alors, l'ennemi du paradoxe et des extrêmes: son intelligence à cette même santé, cette même vigueur que l'on admire dans son corps; ses conceptions sont rapides et saines, ses idées s'élargissent.

Au point de vue moral, l'éducation physique a des effets non moins heureux. Elle corrige des défauts que donne au caractère une culture exagérée de l'esprit. Enfermé dans sa tour d'ivoire, forçant dans son esprit surmené des idées portées vers l'exagération, l'intellectuel pur devra souvent se défendre pour ne pas laisser dans son cœur amer, entrer l'injustice. Comment pourrait-il apprécier une vie qu'il ne comprend pas et devant laquelle il se sent phy-

siquement faible? De là à s'abandonner au pessimisme, il n'y a qu'un pas. Le dégoût de l'action, la lassitude de l'existence, toutes les formes variées de la neurasthénie, ont fréquemment leur cause première dans l'abandon des exercices physiques et l'usage immodéré de notre activité intellectuelle.

Si nous voulons acquiescer et conserver une santé morale qui nous est aussi nécessaire que la santé physique, faisons donc travailler harmonieusement notre corps. Par l'habitude de l'effort, nous prendrons conscience de notre force, de l'emprise que nous avons sur les choses, et de ce que les choses peuvent sur nous. Nous acquerrons ainsi une sûreté et une rapidité de conceptions précieuses et développerons nos qualités d'énergie, de volonté, d'endurance dans l'exécution. En pleine activité morale et physique, nous apprécierons exactement et équitablement les choses, et nous fortifierons par là, en nous, le sentiment de la justice qui formera notre conscience, acquiesçant ainsi ce sentiment réconfortant de se sentir vivre et goûter la vie.

Je termine ce trop long article dans lequel j'ai essayé de mettre toute la vérité de ma conviction et toute l'éloquence qui se trouve en chaque bonne cause. Faisons de la gymnastique patiemment, assidûment, avec confiance, et soyons convaincus que la culture physique est nécessaire au développement physique, intellectuel et moral de l'individu. Sans elle, il ne peut y avoir l'homme complet; elle réalise en effet, le "calos cagatos", ancien, "l'homme beau et bon", cet idéal de l'éducation athlétique qui doit être le nôtre.

Que valent donc les raisons ou les prétextes invoqués par la plupart des étudiants pour justifier leur abstention? C'est ce que nous verrons dans un article subséquent.

BRIQUET.

## La Renaissance Flamande

VAN EYCK ET MEMLING

Conférence de M. J.-B. Lagacé

On s'étonne parfois de l'importance que les historiens accordent aux vieux maîtres dont les œuvres semblent plutôt des énigmes proposées aux visiteurs que l'expression réfléchie d'une pensée disciplinée. Dans ces œuvres qui rebutent de prime abord les profanes, on trouve autre chose qu'une naïveté charmante, une gaucherie pittoresque, une sincérité qui va jusqu'au scrupule; ce qu'on y voit surtout, c'est la sensation qu'elles procurent de la vie qui naît, du réveil d'un génie qui s'ignore, qui s'enthousiasme de ses timides essais, affecte des préférences qui, avec le temps deviennent exclusives, prend peu à peu conscience de sa force et de ses ressources, si bien qu'un jour vient où, en pleine possession de ses moyens et sachant ce qu'il veut et où il va, il produit l'œuvre capitale qui couronne le magnifique effort de plusieurs siècles de recherches et de labeurs. Entre les périodes d'origine et les périodes de splendeur circule un courant ininterrompu d'énergie intellectuelle qui constitue tout l'intérêt et toute la vie d'une école d'art. Les chefs-d'œuvre d'une époque ne sont que la synthèse d'une science esthétique dont chaque œuvre antérieure a révélé une formule ou résolu une difficulté. Ils sont l'épi d'or qui est déjà en promesse dans le

## Ces fleurs qui se fanent...

A mon ami Albiny PAQUETTE.

Garder les jeunes ans fut fait longtemps cherché,  
Rêvé par Cléopâtre, inspiré par Psyché;  
Contraindre le destin à reculer sans cesse,  
Donner à la beauté l'ineffable caresse...

Unir temps et fraîcheur d'un intime lien,  
Idéal poursuivi bien avant Julien,  
Es-tu réalisé? Du puits de la science,  
Sur le monde en attente émanerait l'ouïence!

Il reste à toi, Vénus, comme gloire en nos temps,  
D'accorder à la femme un immortel printemps,  
De tes hauteurs d'azur, communique, ô déesse,

A l'éphémère Hébé un regain de jeunesse;  
S'il ne vient plus d'entrave à tes regards pour nous,  
Des rivales Beautés, dignes de ton courroux.

Oscar LERICHE. E.E.M.

geste du semeur. Aussi pour bien comprendre les grands maîtres, faut-il interroger les précurseurs qui leur ont préparé la voie et réunir la matière dont ils feront l'essence de leurs sublimes créations.

La langue forte et colorée que parle Rubens Van Eyck, les Memling, les Metsys en ont composé les mots pittoresques et les constructions élégantes; les vieux maîtres ont inventé la grammaire de l'art flamand, les Van Eyck en ont élaboré les préceptes de syntaxe, Rubens, lui, a découvert le style aux larges périodes. Les vieux maîtres ont été des artisans besogneux maniant le pinceau comme un outil, car à l'origine, la peinture comme la sculpture était un métier. On peint, on sculpte par nécessité: pour remplir une niche vide ou caresser la nudité d'un mur; puis l'artisan passe, sans bien s'en rendre compte, d'un travail utilitaire à un travail de fantaisie, met de côté les modèles usuels pour faire œuvre d'imagination; de ce jour apparaît l'art et se révèle l'artiste. Au XIVe et XVe siècle, au moment où s'éveille le génie flamand, les arts se confondent avec les industries, le peintre, le sculpteur exercent un métier manuel. A partir de la seconde moitié du XVe siècle, la peinture ornementale des meubles et celle des miniatures engendrent, par leur élégance, les riches, et Louis de Male fut un des premiers à étendre sa protection sur les artistes en créant à Bruges la première corporation de peintres en sorte que cette ville, devint le berceau de l'art flamand. De tous les artistes qui y vécurent, aucun n'ont mieux exprimé toute la poésie de l'âme profondément religieuse de la Flandre que les deux frères Van Eyck et Hans Memling.

Hubert et Jean Van Eyck sont considérés comme les créateurs de la peinture et les fondateurs de l'école brugeoise. Ils eurent toutefois des précurseurs: au XVe siècle, c'est par centaines que se comptent les peintres. Mais entre l'art de ces primitifs gothiques et celui des frères Van Eyck, il y a un abîme comblé par le génie. Ces précurseurs sont de purs mystiques dédaigneux de la beauté physique, prenant indifféremment autour d'eux les types les plus ordinaires pour personnifier les saints et les saintes et dont tout l'intérêt céleste leur vient de la candeur de leurs regards chastement baissés et de la modestie qui leur fait comme un vêtement de grâce.

Jean Van Eyck découvrit le moyen de peindre à l'huile. Avant lui, on peignait à la détrempe, c'est-à-dire à l'eau, au blanc d'œuf, à la colle. On recouvrait la peinture d'un vernis à l'huile visqueux et coloré. Les frères Van Eyck ont donc légué au monde une précieuse découverte qui fournit aux artistes de nouveaux moyens d'expression, mais le don le plus précieux qu'ils firent à leur temps ce fut l'admirable "Adoration de l'agneau". Il y a dans cette vaste mise en scène, où se meuvent près de 300 figures autour de l'agneau symbolique, toutes les richesses de l'école flamande, non seulement celles amassées par les vieux gothiques, mais aussi, à l'état brut, celles que Rubens et Van Dyck emploieront pour composer leurs chefs-d'œuvre. Au travers de

la substance colorée que Van Dyck emploie avec une puissance sans égale, nous découvrons sa croyance naïve et ses instincts qui sont le goût de la vérité, de l'imitation, du portrait, de l'éclat. Avec ces procédés minutieux, il peignait forcément des figures calmes, tranquilles, conçues en des poses d'éternité et la lenteur du pinceau, la précision extrême lui permettaient de traduire d'une façon textuelle la figure humaine. Toutes les classes se trouvent groupées autour de l'autel dressé sur un tapis de fleurs et la Flandre entière, avec ses types fortement accusés, semble assister à l'adoration de l'agneau. Quant au coloris de ce tableau, on peut dire que l'or se sent partout. Lorsqu'il ne joue pas dans les surfaces, il apparaît sous le tissu. Il est le lien, la base, l'élément visible au début de cette peinture opulente. Malgré les invraisemblances, les fautes d'harmonie et les infractions de la perspective, cette œuvre s'empare violemment du spectateur parce qu'il sent qu'ici, tout l'art a jailli du cœur d'un artiste sincère.

Jean Van Eyck survécut à son frère et termina ce tableau qu'Hubert avait commencé. Autour de lui les œuvres fourmillent, les œuvres plutôt que les noms. Cependant il en est un, impérissable et c'est celui de Memling, auteur de la célèbre "Chasse de Ste-Ursule". C'est presque l'art des Van Eyck qui revit sous son pinceau, seulement cet artiste possède une nature plus fine, plus raffinée qui se livre et il laisse deviner sous l'enveloppe transparente des corps qu'il peint un foyer plus ardent de spiritualité. Il fut le premier de son école à sonder l'âme mystérieuse de la femme et à en rendre le rayonnement sur un beau visage. Chez lui tout est calme et les horreurs du siècle au milieu duquel il vit, ne viennent pas troubler la sérénité de son beau rêve. On dirait qu'il ne tient sa fenêtre ouverte qu'aux sourires du ciel.

Avec Memling, la brillante école des Gothiques disparaît et est remplacée par celle des Romanistes.

L'antiquité remise en honneur fascine les esprits fatigués de l'austère idéal du Moyen-Age. La Renaissance italienne s'est partout fait sentir. Les artistes flamands désertent le foyer et prennent le chemin de Rome, pour demander des conseils aux maîtres italiens dont ils prennent surtout les défauts en perdant les qualités qui leur étaient propres. Certains, cependant, continuent à copier les spectacles qu'ils ont sous les yeux, d'autres, après avoir été initiés à la culture italienne, reprennent l'antique chemin coutumier, mais au lieu de s'asseoir sur une borne, deviennent l'avenir, et vont de l'avant. Tels furent Breughel, un génie du terroir, et Henri de Blès, qui par leurs audaces ingénieuses, sèvelent leur impatience de devancer l'heure.

Dans sa prochaine conférence, M. Lagacé nous parlera de Rubens dont la mission semble avoir été d'harmoniser les éléments épars de la richesse flamande et d'apporter l'ordre et la lumière dans l'idéal confus de son temps, suivant l'expression de Fromentin.

J. B. D.